

Alexandre Lansmans

Joseph Ponthus, À la ligne. Feuilletts d'usine

La belle couverture rouge sur fond blanc de la collection «Vermillon» aux éditions de la Table ronde n'a jamais été plus appropriée que pour ce livre à la surface duquel se détache en blanc, comme sur la «tenue blanche maculée de sang» de l'homme de l'abattoir, le titre : *À la ligne. Feuilletts d'usine*.

Depuis sa publication en janvier dernier, ce premier roman, lauréat de cinq prix littéraires dont le grand prix RTL-Lire, a rencontré un vif succès. Son auteur, Joseph Ponthus, né en 1978, fut pendant dix ans éducateur de rue en banlieue parisienne. En 2015, il part rejoindre son épouse en Bretagne, n'y trouve pas d'emploi et accepte, «pour les sous», un poste d'ouvrier intérimaire dans l'industrie agroalimentaire. L'emploi qu'il croyait provisoire s'éternise ; il y reste deux ans, d'abord dans une conserverie de poissons, puis dans un abattoir. L'ancien khâgneux a beau savoir que «la première occurrence du mot crevette est chez Rabelais», cela ne lui sert pas à grand chose, à l'usine. Alors, chaque soir, pour secouer son aliénation, il écrit.

«Tâcher de raconter ce qui ne le mérite pas /Le travail dans sa plus banale nudité», voici le programme de Ponthus qui raconte la vie ouvrière, son rythme alternant entre embauche (au sens de «moment de la journée où commence le travail») et débauche, le mépris des consignes

de sécurité et d'hygiène (avant un contrôle sanitaire : « On aura deux bonnes heures pour planquer les carcasses purulentes qu'on ne veut pas montrer »), son ironie aussi, comme ce jour où une collecte de sang est organisée à l'abattoir, ou cet autre où il doit prendre un taxi pour aller à l'usine faute de covoitureur afin d'éviter de perdre son travail. « Payer pour être payé », c'est le fin mot du capitalisme dont le discours social entérine la victoire par l'euphémisation : ne dites plus « ouvrier » mais « opérateur de production », « chaîne de découpe » mais « ligne ».

Le livre est dédié « aux illettrés et aux sans dents ». L'auteur n'y dissimule pas sa sympathie pour les zadistes et son ressentiment pour Emmanuel Macron. Il s'inscrit dans une certaine littérature qui semble documenter l'état d'une France prérévolutionnaire, veine couronnée l'an dernier par le Goncourt de Nicolas Matthieu. Mais à la différence d'une Annie Ernaux ou d'un Édouard Louis, Pontius ne raconte pas l'itinéraire d'un « transclasse » ; il préfère se décrire comme un « intellectuel contraint d'embaucher ».

Le principal intérêt du livre réside dans la façon dont sa forme – une suite de vers libres sans ponctuation – imite son contenu. La ligne de texte s'assimile ici à la ligne de production : « J'écris comme je travaille / À la chaîne / À la ligne ». L'auteur précise que s'il avait voulu mimer le rythme de la chaîne, il aurait composé des vers réguliers. Il semble donc que le vers libre soit pour lui un moyen de s'approprier son outil de travail de la même manière que, à la veille des fêtes de Noël, il dérobe à l'usine quelques langoustes dérisoires.

Parler de poésie serait dans ce cas un contresens, car enfin « Quelle poésie trouver dans la machine la cadence et l'abrutissement répétitif » ? Les phrases ont une majuscule, jamais de point : la ligne toujours recommence et jamais ne finit. La juxtaposition des verbes décalque l'automatisme des gestes : « Amener les palettes / Cutteriser / Décarterner / Ranger / Ouvrir / Recouper / Dégerber ». Le texte est parsemé de jeux de mots du genre « bulot / boulot », « à l'appel / à la pelle » ou encore « road trips ». Ces calembours renforcent le sentiment d'absurdité : la matière verbale, comme la matière première de l'industrie agro-alimentaire, fait l'objet d'un traitement, d'un découpage. L'ouvrier se demande chaque matin quel sera son poste : « Que vais-je produire » ? L'écrivain, lui, le sait : c'est le texte.

L'autre aspect frappant du livre est la saturation des références littéraires, des épigraphes, des citations, des allusions. À l'agence d'intérim, Pontius lit *En attendant Godot*. Sur sa chaîne de production, pour passer le temps, il pense à Marx et cite Apollinaire, Claudel, Barbey

d'Aurevilly, Aragon, Desportes, La Bruyère, songe à La Boétie, Foucault, Zola, Céline, Perec, Spinoza et j'en passe. La littérature lui sert à résister à l'aliénation. En quatrième de couverture, on peut lire : « Ce qui le sauve, c'est qu'il a eu une autre vie. Il connaît les auteurs latins, il a vibré avec Dumas, il sait les poèmes d'Apollinaire et les chansons de Trenet. » Invité dans les médias, il y développe cet argument d'une rédemption par la littérature, répétant à l'envi qu'elle lui a permis de tenir le coup. Les journalistes l'interrogent sur ses références car, entre gens qui ont lu Beckett, on peut s'entendre ; c'est autant de temps pris, sans doute, sur la discussion allouée à la condition ouvrière. L'étrangeté qui se dégage du livre de Ponthus vient de ce que la force de son engagement formel est minée par l'exhibition des signes de la littérature, de cette « littérature qui se voit de loin » comme l'appelait Roland Barthes. Autre exemple : Ponthus a beau tacler Proust en disant que sur la chaîne de production, on n'a pas le temps de mettre de jolies subordonnées, on trouve quand même sous sa plume un subjonctif imparfait : « J'ignorais jusqu'à ce matin qu'un poisson d'un tel nom existât » (à propos d'une *chimère*).

Si l'on peut regretter ce manque de radicalité, il faut questionner au passage les conditions de réception de l'édition contemporaine. Ce livre aurait-il été reçu, n'était cette extra-référentialité ? Les citations semblent en effet fonctionner comme autant de gages par lesquels le livre se désigne comme lisible auprès du lectorat cultivé et bourgeois, bien que passé le cap des cent premières pages, les références vont s'allégeant et se font plus allusives, comme si l'auteur parvenait à dépasser ce procédé.

Curieuse hérédité que celle de Joseph Ponthus, qui se flatte de réunir le prénom du saint patron des ouvriers au nom de Pontus de Tyard, poète de Pléiade dans lequel il veut apercevoir un ancêtre. Joseph Ponthus est une chimère. J'ignorais qu'un tel écrivain existât.

Joseph Ponthus, *À la ligne. Feuilletts d'usine*, Paris, La Table ronde, 2019, 266 pages, 18 euros.